

# pierre crevoisier

## un songe ne ment jamais



Je ne me suis jamais méfié d'un regard vert à la jupe légère. Peut-être aurais-je dû avancer plus prudemment dans la vie, arpenter les trottoirs avec la circonspection grave des prudents, mais j'ai toujours préféré les mailles à l'envers à celles qui filaient droit, le fil du rasoir au fil à la patte. Même les jours de soleil me paraissent manquer d'imprévisible. La pluie, elle, danse avec le sol et, lorsqu'elle s'éloigne, elle laisse derrière elle quelques larmes en forme de flaques. Quand j'étais même, je sautais dedans à pieds joints, jusqu'à y tremper mes os. Si j'avais été plus vigilant, je ne me serais pas aventuré sur sa peau douce et ses formes en pente. J'hésite à vous dire ce qui s'est passé. Vous allez prétendre que j'ai inventé l'histoire, qu'elle ne peut avoir existé puisque j'aurais dû, si ce croisement avait été réel, être dépouillé de ma mémoire. Laissez-moi vous raconter.

C'est elle qui m'aborda. Il a suffi de ses yeux verts pour que je glisse mes pas dans les siens. C'était un lundi, un après-midi d'orage où la pluie avait éparpillé ses larmes. Jamais je n'avais rencontré de voleuse d'histoires. Elle ne s'intéressait pas à la grande, celle qu'on raconte avec un H majuscule et la gravité des mots. Les histoires minuscules l'attiraient, les larmes communes, les joies discrètes, les bonheurs d'escaliers, les transports publics et les mains courantes. Elle était née dans un pays en guerre, de l'autre côté de la mer. Peut-être avait-elle inventé cette origine ou l'avait-elle dérobée, mais le récit mesurait sa fragilité. Il expliquait la distance qu'elle prenait avec les drames humains, le sang des peuples et les souffrances du monde. Elle les portait dans sa chair depuis si longtemps qu'elle ne voulait plus s'y frotter. Elle disait avoir fui, un jour, juste après l'enfance, pour traverser les vagues et, au milieu, juste au milieu de l'eau, elle s'était promis d'ignorer l'histoire des hommes.

On avait recueilli une enfant sur la plage. Elle était seule et ne parlait pas, le vert perdu en l'air, un regard qui s'apaisait la nuit, lorsqu'il pouvait s'accrocher aux étoiles. On la plaça dans une maison blanche. Elle y apprit à ouvrir les yeux, à capter le moindre bruit qui court, des détails infimes, des gestes invisibles, des traces de vent, l'ombre des fleurs et le parfum des choses.

Elle connut les faiblesses humaines, le penchant des hommes pour la flatterie, celui des femmes pour la compassion. Elle put ainsi entrer dans les interstices, les portes dérobées des âmes oureuses. C'est elle qui avait inventé le mot pour parler de ces moments si particuliers où nous volons à la manière des oiseaux. Elle se glissait dans les fentes des jours et des nuits, perçait les décors de carton-pâte comme les carapaces des êtres qu'elle croisait. Au début, elle entrait avec l'émerveillement d'une petite fille dans un magasin de bonbons, mais elle ne touchait à rien. Elle voulait juste regarder, les yeux écarquillés au milieu des secrets, des inconscients, des fantasmes et des non-dits, regarder et *comprendre*, percevoir les gouffres perçant entre le songe et le réel, les manques à vivre, les mensonges et les masques.

Plus tard, elle commença ses petits larcins d'histoires. Là où elle allait, elle pouvait éteindre des étincelles de mémoire. Elle cueillit d'abord un souvenir, l'image d'une main arrachée à une autre et la blessure profonde qui suivit. Elle empocha aussi la sensation de l'eau sur la peau et la quête jamais assouvie de la chaleur des autres, une étoile filante au mois d'août, une tempête au milieu d'un océan, le bruit d'un pas qui s'éloigne, l'odeur du café et le nom des fleurs. Les maraudes s'accumulèrent. Elle papillonnait, passait d'un être à l'autre, poussait le bouchon toujours un peu plus loin.

Avant de croiser ma vie, elle vola une journée entière à un ami de passage, des petites heures de l'aube aux rêves de la nuit, jusqu'aux prémices d'un roman disparu sans un bruit, laissant, le lendemain, une phrase incompréhensible sur une nappe de papier, à côté d'un numéro de téléphone auquel personne ne répondait. Ce qu'elle avait emporté n'appartenait plus à l'autre et l'oubli s'installait. Puis sont arrivés l'orage, les flaques enjambées et le moment de notre rencontre. Je pensais entrer dans sa vie. J'ignorais qu'elle m'avait choisi parce qu'elle avait vu mon cœur ouvert comme un livre et ses images en couleur.

La suite m'a échappé petit à petit. Un geste d'abord, un autre encore. J'avais l'habitude de me frotter les angles du nez et de la joue lorsque j'étais heureux. Elle trouva ça drôle et le mouvement disparut de mes comportements sans que j'y prenne garde. Une heure ou deux s'évanouirent, en plein après-midi, par inadvertance. Le lendemain, une personne inconnue m'appela pour me rappeler un engagement à rendre lisible sa biographie. Comment pouvais-je rédiger ses mémoires si je perdais la mienne ?

Elle était si habile que les dérobadés ne laissaient aucune trace, sinon une absence, un vêtement froissé dont le tissu ignore le pli qui en a dessiné les creux. J'égarais des instants, les épisodes qui permettent de donner une cohérence au jour, de garder les portes ouvertes en évitant les courants d'air. C'est lorsqu'elle emporta mes rêves que je compris. Un matin, alors qu'elle s'échappait de mes draps, j'ai vu un songe quitter la pièce avec elle. Il m'appartenait. Je le sais, je l'avais gagné à la sueur de ma nuit, mais le rêve m'échappa d'un coup lorsque la porte sépara le temps de sa présence de celui de son absence. Par la fenêtre, je les vis tournoyer ensemble. Elle partait avec mon histoire nocturne. Elle n'a pas répondu lorsque je lui ai demandé pourquoi. J'étais prêt à partager et je le lui ai dit, en ajoutant qu'il n'était pas nécessaire de me voler mes petites histoires sans importance pour exister. Elle s'en est allée avec la seule chose qui me permettait d'échapper à la folie : mon nom et le souvenir de son existence.

C'est la première fois que je raconte cette histoire. Il m'a fallu un temps infini pour remonter les jours, retrouver ses traces et ses ombres. Mais peut-être cela n'est-il jamais arrivé. S'il s'agissait de la trace d'un rêve, j'en serais heureux, car un songe ne ment jamais.

Pierre Crevoisier est un joueur de mots, un jongleur d'images, qui a déjà vécu plusieurs vies : enseignant spécialisé, créateur d'entreprises, marin, architecte en information, chef de projet web et journaliste. *Un songe ne ment jamais* est tiré de « Mes trous de mémoire », recueil de nouvelles brèves, d'une subtilité délicate, publié aux éditions Slatkine en 2016. *prismes* remercie l'éditeur de lui avoir accordé un droit de reproduction de ce Songe très spécial...

